

REVUE DE PRESSE SÉLECTIVE
LE PROCÈS DU CHIEN
Sortie le 11 septembre



Une comédie de Laetitia Dosch qui a du pif

La comédienne et réalisatrice réussit un premier long-métrage loufoque

com-
arché
rtains
rfaire

L'en-
mai,
iwan,
l'indé-
Parti
(DPP)
, Tsai
, sou-
asard
s étu-
nt. Le
bord
rité de
nifica-
: Et le
sant à
Parle-
in sur-
'avait
sation
eff.
réaste
ait, au
image
ateur
dit-il.
izarre
et de
sonne

FABRE

LE PROCÈS DU CHIEN

UN CERTAIN REGARD

A mi-parcours du Festival, une révélation cannoise: le chien Kodi! Le griffon trône sur l'affiche du premier long-métrage de Laetitia Dosch, *Le Procès du chien*, présenté à Un certain regard... Un an après le succès du border collie Messi, dans *Anatomie d'une chute*, de Justine Triet, Palme d'or en 2023, doublée d'une Palm Dog pour l'animal, les chiens acteurs ont décidément la truffe dans le vent.

Il faut dire que le griffon du *Procès du chien* est assez doué pour nous attendrir, et nous suspendre à son sort. Kodi, qui accompagne un homme malvoyant, Dariuch (François Damiens), a mordu plusieurs individus et devrait être « endormi », terme pudique pour évoquer sa mort. L'actrice et réalisatrice s'est inspirée d'un fait réel, qu'elle détourne en une fable surréaliste et loufoque. Laetitia Dosch incarne une avocate des causes perdues, Avril, qui va tenter l'improbable, convaincre le tribunal que Kodi est une personne. A ce titre, il aurait droit à un procès.

On connaissait la comédienne, découverte dans *La Bataille de Sol-*

férino (2013), de Justine Triet, ainsi que la performeuse d'un duo inoubliable avec son cheval, *Hate* (2018), créé au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse). Avec *Le Procès du chien*, Laetitia Dosch se révèle reine du burlesque, des situations limite et du rire enfoui sous des tonnes de réflexion (antispéciste, etc). Car le sujet est sérieux.

Avril, l'acrobate du code civil, va faire tourner la tête des juges et des experts qui défilent à la barre – Jean-Pascal Zadi incarne un conseiller animalier aussi créatif et foldingue que l'avocate. Si le chien est « le meilleur ami de l'homme », quelle place lui accorde-t-on dans la société? Kodi a-t-il attaqué pour se défendre? La femme victime de la morsure, qui a perdu la moitié de sa joue, peut-elle obtenir réparation autrement que par la mort de l'animal? Et, lorsqu'il s'avère que Kodi attaque davantage les femmes que les hommes, le film devient un irrésistible #metoo toutou. ■

CL. F.

.....
Film suisse, français de Laetitia Dosch. Avec Laetitia Dosch, François Damiens, Jean-Pascal Zadi, Anne Dorval, Kodi le chien (1 h 20). Sortie en salle le 11 septembre.

Cinq réalisatrices qui s'imposent

Elles portent avec conviction des films audacieux qui ont deux points communs : mis en scène par des femmes, ils parlent des femmes. Rares en compétition, elles occupent le terrain des autres sélections dans des registres allant de la comédie au gore. Zoom avant sur cinq cinéastes françaises qui vont secouer la Croisette.

Par le service Cinéma
Photos Jean-François Robert pour Télérama

L'an passé, elles étaient sept, comme les samouraïs. Cette année, on les compte sur les doigts d'une seule main — et encore, l'auriculaire pointe au chômage. L'Anglaise Andrea Arnold (*Bird*), l'Indienne Payal Kapadia (*All We Imagine As Light*) et les Françaises Coralie Fargeat (*The Substance*) et Agathe Riedinger (*Diamant brut*) appartiennent au club le plus sélect et le moins paritaire de la planète cinéma, soit la compétition du Festival de Cannes 2024. Vingt-deux films, dix-huit auteurs, quatre autrices et un serpent de mer qui se mord la queue : où sont les femmes ? Partout ailleurs, en l'occurrence, aussi bien dans la sélection officielle d'Un certain regard que dans les sections parallèles (Quinzaine des cinéastes, Semaine de la critique, Acid), fortes d'œuvres intrigantes, souvent violentes, intimes et/ou politiques.

À l'heure d'attaquer ce festin, cinq réalisatrices attirent d'emblée notre attention, à commencer par les actrices Ariane Labed (*September Says*) et Lætitia Dosch (*Le Procès du chien*), que leurs premiers pas de metteuses en scène mènent tout droit sur le tapis rouge d'Un certain regard. Curiosité, aussi, pour *Animale*, d'Emma Benestan, qui éclaire la Camargue d'une pleine lune fantastique. « *Honorée* » d'assurer la clôture de la Semaine de la critique, la scénariste de *Chien de la casse* (de Jean-Baptiste Durand) confie son impatience, partagée, de goûter à l'horreur sanglante promise par *The Substance*, de Coralie Fargeat, et de contempler ce *Diamant brut* capable de propulser une débutante en compétition. Dans son court métrage *J'attends Jupiter*, qui abordait déjà la télé-réalité, Agathe Riedinger faisait dire à son héroïne : « *Si je ne suis pas célèbre, je me tue.* » La voilà en lice pour la Palme d'or, un an après le triomphe de Justine Triet avec *Anatomie d'une chute*. — Marie Sauvion



CANNES

De gauche à droite : Coralie Fargeat, Agathe Riedinger, Lætitia Dosch, Emma Benestan et Ariane Labed.

CAN
NES



UN PROCÈS SURRÉALISTE Lætitia Dosch

— Elle est moitié française et moitié suisse, un peu cannoise aussi, dans les moments importants de sa carrière, comme la présentation de *La Bataille de Solferino*, de Justine Triet, en 2013, et celle de *Jeune femme*, de Léonor Serraille, Caméra d'or en 2017. L'an dernier, elle était au Festival pour *Acide*, de Just Philippot, elle y revient cette fois dirigée par les frères Larrieu dans *Le Roman de Jim* (à Cannes Première) et, avec sa voix, dans le film d'animation écolo de Claude Barras, *Sauvages!* (en séance spéciale). Lætitia Dosch est une comédienne heureuse. Et c'est parce qu'elle aime jouer qu'elle a décidé de passer derrière la caméra sans cesser d'être devant, en tournant *Le Procès du chien*, sélectionné à Un certain regard. «*Je sais que je ne suis pas la seule actrice et réalisatrice à Cannes cette année, j'espère que l'effet de groupe n'empêchera pas qu'on s'intéresse à nos singularités à toutes*», dit-elle, soucieuse que cet élan de créativité féminine fasse sens. «*Le centre de tout, c'est: quelles histoires nous voulons raconter? Sur quel ton? Comment les femmes montrent les femmes?*»

Elle a imaginé une drôle d'histoire: à partir de faits réels, Lætitia Dosch a inventé qu'au lieu de faire comparaître le propriétaire d'un chien accusé d'avoir mordu une femme, la justice organise, sans reculer devant le surréalisme de la situation, le procès de l'animal. «*Je voulais qu'on puisse rire! J'ai été inspirée par l'humour anglo-saxon de la série Fleabag et de Don't Look Up. On peut traiter les grands sujets à la rigolade. À la rigolade inquiète!*» Dans le rôle de l'avocate du toutou, la comédienne s'est mise en scène comme une femme volontaire mais presque désarmée face à ce casse-tête qu'est la vie en société. «*Je suis préoccupée par toutes ces questions qui se posent à nous, la justice, l'intolérance, la violence. Comme mon personnage, j'ai parfois l'impression d'être impuissante.*» Alors, elle a voulu réagir. «*Faire un film, c'est peut-être essayer d'être un peu puissante, de mettre les gens en mouvement. Pour moi, c'est la place parfaite.*» — Frédéric Strauss

Le Procès du chien, Un certain regard. En salles le 11 septembre.

Cannes : un "Procès du chien" philosophico-comique dont on ressort de bon poil

UN CERTAIN REGARD – En organisant dans son premier film le procès d'un canidé, l'actrice-réalisatrice Laetitia Dosch mise sur la farce, tendance énergique. Et, malgré des sujets sérieux, réussit à faire rire, chose assez rare au festival.

TTT Très Bien



Cosmos a-t-il mordu par légitime défense ? Vraie question. Bande à part Productions



Un chien est-il un justiciable comme un autre ? Une société se juge-t-elle à la place qu'elle accorde à ses amis les bêtes ? Un canidé peut-il être misogyne ? Mord-il par légitime défense ? La peine de mort pour un animal domestique est-elle plus douce que pour un humain ? Vie sauvage et vie en société peuvent-elles cohabiter ? L'antispécisme est-il soluble dans le féminisme ? L'homme est-il un loup pour le chien ? Autant de questions philosophico-comiques posées par Laetitia Dosch dans son premier film derrière la caméra.

La rousse quadragénaire s'est aussi réservé le rôle principal, celui de l'avocate de Cosmos, le criminel. Doit-on écrire « criminel », d'ailleurs ? Le mot est impropre pour désigner ce brave toutou dont le « crime » est d'avoir mordu au visage Lorene, femme de ménage portugaise et compagne de Dariuch, le maître malvoyant de Cosmos. Dans la vraie vie, puisque cette histoire un peu folle a de sérieux ferments, le clébard a été piqué sans sommation et sans émotion, malgré une pétition réclamant la clémence. Pour faire dérapier son film vers la farce surréaliste, la réalisatrice choisit donc d'assimiler le cabot non plus à une chose, comme c'est toujours le cas dans le Code civil, mais à une personne en pleine possession de ses moyens et, comme le titre transparent l'annonce, de faire le procès du chien. Accusé, couchez-vous !

Le rapport ambigu entre l'homme et l'animal était déjà le ressort d'un formidable spectacle de Laetitia Dosch, *Hate* (2018), dérangeant duo femme-cheval dans lequel l'actrice chevauchait Corazon dans le plus simple appareil – comme Lady Godiva –, dialoguait avec ce compagnon de substitution, dont elle s'éprenait, jusqu'à simuler une saillie dans l'intimité d'une tente Quechua. « *Qu'est-ce que c'est qu'aimer ? Qu'est-ce que c'est que détester ?*, nous confiait-elle alors. *La limite est tenue entre les deux sentiments. On aime la nature mais on la détruit. On risque même d'en mourir. On veut vivre avec un chat mais on lui coupe les couilles pour qu'il ne fasse pas pipi partout. On mange les animaux qu'on trouve trop beaux. Drôles de façons d'aimer.* »

L'actrice-réalisatrice franco-suisse en connaît un rayon en faune sauvage et domestique. Elle a passé son enfance entourée d'animaux morts : des chiens, des chinchillas, des pies, un fennec, tous empaillés par son oncle taxidermiste, propriétaire de la célèbre boutique Claude Nature, boulevard Saint-Germain. Le grand-père, quant à lui, était ornithologue. Il a ramené de ses voyages pas moins de dix mille nids et autant d'œufs, vidés et conservés dans des boîtes et alignés sur un mur du grand appartement parisien où cohabitaient trois générations.

Un casting d'impayables comiques

Si *Le Procès du chien* fait un peu le procès du spécisme, cette vision du monde postulant la supériorité de l'être humain sur les animaux, il le fait avec une énergie démentielle et très peu conventionnelle, pas docte pour un clou. « La Dosch », comme à son habitude, donne de sa personne pour camper cette walkyrie du barreau et pour maintenir un rythme effréné (quatre-vingts minutes chrono) qui nous épargne, avec de belles ellipses, la lenteur de la justice et de certains films de procès.

Elle est bien aidée par son casting d'impayables comiques : à l'autre bout de la laisse, François Damiens est désopilant de bêtise et de premier degré, comme l'est Jean-Pascal Zadi, en dresseur certifié par le gouvernement que l'avocate glissera fortuitement dans son lit. Sorte d'Éric Zemmour en jupe, le personnage d'Anne Dorval est une caricature de populiste bas du front (national) à faire frémir de rire.

À mi-parcours d'un festival où les occasions de poilade ne courent pas les écrans, les efforts de Laetitia Dosch pour parler légèrement de sujets sérieux nous ont paru valoir leur pesant de croquettes.

LE MAGAZINE

DEPUIS LE COUP DE FIL DE SES PRODUCTEURS, le 22 avril, lui annonçant que *Niki*, son premier film, consacré à l'artiste Niki de Saint Phalle, a été sélectionné à Cannes. Céline Sallette, en tournage à Cogolin (Var), n'en finit pas de se réjouir. « *C'est une grande chance pour les premiers films* », assure celle qui s'est d'abord fait connaître en tant qu'actrice. Elle n'est pas la seule comédienne à voir ses débuts de réalisatrice salués cette année. Comme elle, Ariane Labeled pour *September Says* et Laetitia Dosch pour *Le Procès du chien* présenteront leur premier film dans la salle Debussy du Palais des festivals, où ont lieu les projections de la sélection Un certain regard, consacrée aux réalisateurs à découvrir. Deux autres actrices-réalisatrices participent au festival : Noémie Merlant, dont le second film, *Les Femmes au balcon*, sera projeté en séance de minuit au Palais des festivals, et l'Américaine Greta Gerwig, qui va présider le jury cannois. « *La reine !* », s'enthousiasme Céline Sallette qui l'aime autant pour ses rôles que pour ses propres films, *Barbie* en tête. Elle admire le parcours de la cinéaste californienne, à la fois figure du cinéma indépendant et réalisatrice d'un blockbuster mondial, qui a décidé de ne pas choisir entre l'interprétation, l'écriture et la réalisation. Un statut rare aux États-Unis mais beaucoup plus courant en France. Dans l'Hexagone, l'une des pionnières à sans conteste été Nicole Garcia, avec *Un week-end sur deux*, en 1990. Ont suivi Valeria Bruni-Tedeschi, Agnès Jaoui, Julie Delpy, Valérie Donzelli, Valérie Lemerrier, Mäiwenn, Hafsa Herzli et tant d'autres... Toutes sont devenues réalisatrices après une carrière reconstruite devant la caméra. Du côté des hommes, le phénomène est beaucoup plus ancien, et remonterait quasiment aux premiers temps du cinéma, avec Charlie Chaplin. Puis il y eut, dans le monde anglo-saxon, Clint Eastwood, Ron Howard, Terry Gilliam... En France, on peut penser à Mathieu Amalric, Gilles Lellouche, Alain Chabat... Mais le cinéma connaît depuis quelques années une (relative) révolution : le nombre de réalisatrices augmente – 27% des auteurs des films sortis ces dix dernières années sont des femmes, selon le Collectif 50/50. Ce phénomène d'actrice-réalisatrice correspond à l'histoire d'un milieu

dans lequel les femmes ont longtemps été cantonnées au jeu et les hommes aimantés par la place de réalisateur. Les femmes n'ont longtemps pu accéder au milieu du cinéma qu'en devenant actrices, quand les hommes avaient un panel de métiers à leur disposition dont le principal, celui qui faisait rêver : réalisateur ou le rôle d'un pygmalion tout-puissant que beaucoup de femmes – et d'hommes – contribuent désormais à déconstruire. Pour Ariane Labeled, 39 ans, le désir de réaliser vient de loin. Comédienne franco-grecque et metteuse en scène de théâtre, elle fait ses débuts au cinéma en 2010, sur le plateau d'*Attenberg*. Elle « *tombe amoureuse* » du cinéma, nouveau pour elle. Elle retrouve avec la réalisatrice Athina-Rachél Tsangari ce qu'elle aime au théâtre : le collectif, l'implication de tous dans la fabrique d'une œuvre. « *J'adore mon métier d'actrice mais j'ai toujours eu en tête de trouver le temps et l'espace pour passer à la réalisation moi-même*, dit-elle depuis Athènes, où elle est installée. *Ça a pris tout ce temps.* » Dix ans. Après *Olla*, son premier court-métrage, présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2019, elle songe à se mettre au long-métrage : une histoire ne la lâche pas, qu'elle veut adapter sur grand écran. C'est à la même époque que deux sociétés de production, BBC Films et Element Pictures, la contactent. Parce qu'elles ont aimé *Olla*, elles lui proposent d'adapter *Sœurs*, le livre à succès de l'autrice britannique Daisy Johnson (Stock, 2021). Ariane Labeled pense que « *c'est génial qu'ils pensent à [elle]* », mais elle hésite, elle a un projet personnel qu'elle veut lancer. Finalement, le texte la happe et l'histoire de ces deux sœurs qui, après un « *incident* », s'isolent au bord de la mer avec leur mère lui semble juste. Cette histoire est devenue *September Says*. Céline Sallette, 44 ans, s'est mise à caresser l'idée dès ses débuts au cinéma, dans les années 2000. En 2020, la réalisation de son premier court-métrage, *L'Arche des canopées*, a confirmé cette envie. Quand elle découvre, sur le compte Instagram de Juliette Binoche, une ancienne interview de Niki de Saint Phalle, l'évidence s'impose : c'est elle qu'elle veut raconter. Dans le petit bout d'interview en noir et blanc, qui date de 1965, on voit l'artiste au travail, manipulant des bouts ○○○

Elles se réalisent.

Texte Zineb DRYEF
Photos Olya OLEINIC et Julia SELLMANN

Elles ont connu le succès en tant qu'actrices et sont aujourd'hui saluées comme réalisatrices. Céline Sallette, Laetitia Dosch et Ariane Labeled ont rendez-vous à Cannes, où chacune présentera son premier film dans la sélection Un certain regard. Avant elles, de nombreuses comédiennes françaises ont répondu à l'appel de la caméra. Une expérience émancipatrice qui se nourrit de leurs années passées à incarner les récits des autres.

○○ de tissu. Le journaliste lui demande, ironique : « *Vous mettez des gants de plongeur, vous trempez des chiffons dans un seau, vous les étendez. C'est un peu un travail de bonne petite ménagère, non ?* » L'échange se prolonge, l'artiste parle de son art, de féminisme, de liberté. « *C'est troublant comme elle est en avance sur son temps, remarque Céline Sallette. On la comprend, mais pour le type en face d'elle, elle est une énigme.* » Le visage de la sculptrice, encerclé d'un carré brun, lui rappelle celui de Charlotte Le Bon et devient une obsession. « *Je trouvais évident de faire ce film avec Charlotte.* »

LA genèse du long-métrage de Laetitia Dosch a plutôt tenu du heureux hasard. Elle l'a achevé il y a tout juste trois semaines, et reprend à peine son souffle, « *crevée et vidée* ». *Le Procès du chien*, dans lequel elle tient le rôle principal aux côtés de François Damians, Bouli Lanners et Jean-Pascal Zadi, raconte, comme le titre l'indique, le procès d'un chien qui risque l'euthanasie pour avoir mordu trois fois. Une histoire tirée d'un fait réel. « *J'y pensais beaucoup et, à la même période, un producteur de cinéma est venu me trouver en me disant que je devrais faire un film.* » Le Suisse Lionel Baier, de Bande à Part Films, bluffé par *Hate*, une création théâtrale dont elle a signé le texte et la mise en scène (co-mise en scène avec Yuval Rozman) en 2018, et dans laquelle elle joue nue aux côtés d'un cheval, lui dit : « *Si tu sais faire ça, tu peux diriger un film.* » Pourtant rompue à la mise en scène sur les planches, l'actrice de 43 ans n'y avait jamais vraiment pensé. « *Je ne sais pas vraiment pourquoi...* », dit-elle, mais elle décide de croire le producteur et lui parle de ce chien. C'est précisément leur pratique d'actrice qui fait la richesse de ces nouvelles réalisatrices. « *On a une expérience du plateau – c'est un trac en moins –, c'est un espace qu'on connaît* », décrit Ariane Laped. Elle a aimé avoir cette chance de pouvoir y installer l'atmosphère qu'elle imaginait et répète le mot « *collaboration* » pour parler du travail entre un réalisateur et ses acteurs. « *J'ai une approche assez fluide, devant la caméra ou derrière, sur scène ou dans la salle, renchérit Ariane Laped. Je n'ai jamais vu ça comme une frontière.* » Sur les plateaux,

Laetitia Dosch a appris de la réalisatrice Danielle Arbid à prendre un grand soin de l'image, distribuant à tous beaucoup de photos; de Justine Triet à créer du désordre; de Léonor Serraille (*Jeune femme*, 2017) à se montrer très précise sur les sentiments... Sa vie d'actrice, Céline Sallette la décrit aussi comme un gigantesque stage. Avoir eu « *l'opportunité* » d'aller sur des plateaux de metteurs en scène aussi différents que Sofia Coppola, Philippe Garrel, Jacques Audiard ou François Dupeyron, de les avoir vus travailler et naviguer dans leurs méthodes, c'est « *puissant pour créer sa propre forme et ça donne de la liberté* ».

Il ne s'agit pas de quitter une place pour une autre. Aucune ne veut renoncer à un métier qu'elles adorent. Depuis son tournage à Azur Park, gigantesque parc forain de Saint-Tropez où elle travaille sur une série de Jean-Charles Hue pour HBO Max, Céline Sallette insiste : même s'il y a plein de ponts, raconter en étant derrière la caméra est très différent de raconter à travers un personnage, et elle tient à ces deux façons de proposer un récit. « *Les acteurs et les actrices sont les véritables passeurs de l'histoire* », souligne Ariane Laped, qui a fait le choix de ne pas apparaître dans *September Says*. Elle avait le désir de regarder, pas d'être regardée.

« *Réaliser me passionne, mais c'est un travail qui demande plusieurs années de préparation, de production et de montage avant de voir le résultat final*, poursuit-elle. *Entre deux projets, être actrice me permet de me changer les idées et de faire travailler un autre aspect de ma personnalité.* » Ce temps, très long – il faut des années pour faire un film, sans être sûr d'y parvenir – et la question des moyens pour y arriver font dire à Céline Sallette que c'est « *un grand luxe d'avoir un deuxième métier quand tu es réalisateur* » : « *C'est difficile de convaincre financièrement un producteur. C'est parfois deux ou trois ans de vie pour rien. J'ai eu de la chance. Faire un film, c'est de l'ordre du miracle.* »

Le passage à la réalisation n'est pas seulement synonyme de reconnaissance de la part de la profession ou de consécration, il est le fruit d'un choix : celui de s'exprimer autrement. Pour certaines, le premier film réalisé arrive après plusieurs années de jeu alors que d'autres, comme Luana Bajrami ou Suzanne Lindon,

entament de front leurs deux carrières. Certaines actrices réalisatrices délaissent les plateaux ou font le choix de tourner essentiellement dans leurs propres films (comme Valérie Lemerrier). On pourrait parler de réalisatrices qui jouent parfois au sujet de Valérie Donzelli, Valeria Bruni-Tedeschi, Julie Delpy, Nicole Garcia, tant elles sont devenues rares devant la caméra des autres. La raison est simple : la réalisation dévore, c'est un métier qui en contient mille. Laetitia Dosch se sent d'ailleurs « *plus libre* » comme actrice, puisqu'elle ne doit penser qu'à son jeu. Réaliser, c'est penser à tout, tout le temps. Le tournage n'est qu'une étape. Avant, il faut écrire (deux ans pour son film), préparer, financer... Et il y a l'après : « *En tant qu'actrice, j'avais l'impression que le film se terminait avec le tournage, qu'il ressemblait au tournage*, explique Laetitia Dosch. *Et j'ai découvert la postprod, c'est-à-dire le montage, où il faut regarder quatre-vingt-cinq heures de rushes, où il faut trouver le film. On peut faire quarante films différents, c'est incroyable.* »

S'agit-il, en réalisant, de combler un manque, de choisir des rôles qu'on n'offre pas aux actrices ? « *Il s'agit de reprendre la parole artistiquement, précise Laetitia Dosch. Ce que chaque femme actrice-réalisatrice raconte, ce doit être le fruit de choses qu'elle n'avait pas eu l'occasion de dire jusqu'ici.* » Elle veut parler des femmes et des animaux, du rapport à l'autre, humain ou animal, de l'exploitation et de la violence. « *Mon film, c'est une comédie déguisée en drame ou un drame déguisé en comédie et je trouve que ça me ressemble.* » Elle l'a imaginé comme une « *comédie libre, comme le sont parfois les séries anglo-saxonnes* ». Elle a pensé à la série britannique *Fleabag*, de Phoebe Waller-Bridge, récit autobiographique d'une trentenaire londonienne à la dérive, ou au travail cinglant du stand-uppeur Louis C.K. Quelque chose qui tienne du portrait, qui soulève des questions graves (ici, l'écologie), tout en s'autorisant beaucoup de drôlerie. Elle a aussi pensé à l'acteur américain Mark Ruffalo, à ses personnages de comédie qui vivent des drames. Elle se dit que c'est peut-être parce qu'on ne lui a pas encore totalement proposé ce type de rôle qu'elle se l'est donné.

« *Beaucoup de femmes racontent des parcours de femme*, observe Céline Sallette. *Et alors ? On nous a* ○○○



Laetitia Dosch,
chez elle, à Paris,
le 25 avril.

“Il s’agit de reprendre la parole artistiquement. Ce que chaque femme actrice-réalisatrice raconte, ce doit être le fruit de choses qu’elle n’avait pas eu l’occasion de dire jusqu’ici.”

Laetitia Dosch, actrice et réalisatrice

○○ raconté la moitié du monde pendant des années, et ce sont des histoires que je veux voir au cinéma.» Pour son film, elle s'est plongée dans la biographie que la critique d'art Catherine Francblin a consacrée à Niki de Saint Phalle. Elle a vécu avec ses œuvres, les contemplant et les redécouvrant sans fin. *Les Nanas*, les sculptures aux fesses et poitrines rondes, « des manifestes de la puissance des femmes », mais aussi ses films, autobiographies, collages, interviews. Elle n'a pas choisi Niki par hasard : « Son féminisme est un féminisme de l'exemple, elle ouvre la voie pour les autres femmes. » La réalisatrice a fait le choix de se concentrer sur la décennie 1952-1962, là encore pour rendre hommage à l'engagement féministe de l'artiste. « C'est la décennie au cours de laquelle Niki Mattheus, épouse dans le rang, devient Niki de Saint Phalle, artiste », résume Céline Sallette, et c'est aussi celle durant laquelle elle se libère d'un traumatisme. La sculptrice est enfermée quelques mois dans un hôpital psychiatrique, où elle réalise ses premiers collages. « À cette époque, elle est prise d'assaut par des souvenirs d'enfance. Elle ne se souvient pas qu'elle a été victime d'inceste par son père. À la sortie de l'hôpital, son père lui écrit une lettre d'aveux que son psychiatre brûle. » Un tremblement de terre qui la conduit à se trouver. Le film s'ouvre sur des images de la future artiste, mannequin posant lors d'une séance photo, pour se fermer sur elle, dix ans plus tard, cheveux courts, portant un fusil qui lui sert à tirer sur ses œuvres. « C'est certain, il y a une forme d'impatience à vouloir créer des récits qui nous touchent plus que d'autres, observe Ariane Labed, mais on les raconte des deux côtés de la caméra. » En tant qu'actrice, elle refuse les rôles de faire-valoir, de femme-objet, préfère la complexité des sentiments. « Quand je joue, je tiens à ce qu'il y ait des récits multiples », explique-t-elle. Ses modèles au cinéma s'appellent Athina-Rachél Tsangári, qui l'a fait démarquer, la première dont elle partage le « souci d'économie d'image », notamment parce qu'elle ne tourne pas en numérique, mais à la pellicule, et parce qu'elle a un vrai désir de ne pas multiplier les prises, et donc les points de vue d'une même action. L'Italienne Alice Rohrwacher aussi et passionnément, la Belge Chantal

Akerman, morte en 2015. Comme la réalisatrice de *Jeanne Dielman, 23, quai du Commerce, 1080 Bruxelles*, elle a ce goût de filmer les gestes que l'on croit insignifiants, comme voir un acteur manger, faire la vaisselle, payer un verre au bar. Elle a préparé le tournage, qui a duré cinq semaines, exactement comme une première au théâtre. « Je crois à la répétition et je voulais qu'avec l'équipe on fonctionne avec le même savoir. On peut tout se permettre, les actrices sont libres de prendre des virages à droite, à gauche. Elles peuvent tout. » L'une des actrices, qui avait ses règles, a ainsi proposé qu'on voie sa serviette hygiénique à travers sa culotte. Ariane Labed a retenu la proposition, qu'elle a trouvée « forte et généreuse ». « Ce sont des sujets souvent effacés des films dits "masculins", alors que ça fait partie des détails qui en disent long sur un personnage », poursuit-elle.

CE choix de la grande précision et de l'économie est aussi celui de Céline Sallette, dont le souvenir d'un tournage, un peu plus marquant que les autres, a guidé ses choix de réalisatrices. Sur le plateau de *Mon âme par toi guérie* (2013), de François Dupeyron, l'équipe est réduite au minimum. « C'était merveilleux, se souvient-elle. J'ai décidé assez vite que je ne voulais pas de lumières, de machinerie, de script, de maquillage... C'est ça aussi, la mise en scène : comment on fait ? Avec quels outils ? C'est comme un sculpteur qui se demande quelle est sa matière. » Elle garde le souvenir de ses débuts avec Philippe Garrel qui, « grâce à Maurice [son père, qui était acteur], savait ce qui passe devant une caméra ». Il lui répétait : « Tu fais un film d'époque, tu mets beaucoup d'argent dans le costume, les décors et la figuration, et... Eh bien il ne se passe rien quand tu filmes. Tu as l'impression qu'il se passe quelque chose mais il ne se passe rien. Il faut filmer les acteurs de près. Alors, les costumes, le décor... tout ça disparaît. L'histoire, ce sont les acteurs. J'ai donc appris le cinéma par l'acteur, mais aussi parce que je suis actrice. » Lorsqu'elle en parle, Ariane Labed prononce « acteur.ices », on entend le point médian. Membre de l'Association des acteurs.ices (ADA), qu'elle a montée avec un groupe de comédiennes (aujourd'hui rejointes par quelques hommes) féministes et

antiracistes au printemps 2022, pour en finir avec les conditions de tournage dégradantes et les abus de pouvoir sur les plateaux, elle dit de cet engagement qu'il est inscrit dans sa façon de travailler : « En tant que réalisatrice, cela guide mon regard, et comme actrice, je m'interroge sur les images auxquelles on prête notre corps et notre présence. » Habitée des plateaux à l'étranger, elle note combien la culture de l'auteur a pu être dévastatrice en France.

Sur le plateau de *September Says*, la question de la présence d'une coordinatrice d'intimité (une profession récente qui veille au respect de chacun et chacune, notamment dans les scènes de sexe) ne s'est pas posée : la production étant anglosaxonne, elle s'est imposée naturellement. « Ça comptait beaucoup pour moi, d'autant que c'est l'histoire de deux adolescentes âgées de 15 et 16 ans. Le film parle aussi de désir et de sexualité. Et il n'est pas question de sexualiser ces jeunes filles. Le cinéma n'est pas là pour créer du matériel pédocriminel. » Bien sûr, sa propre expérience d'actrice a rendu « primordial » le fait que tout le monde travaille « dans la bienveillance » sur son plateau, et l'incite à la vigilance.

« Mon expérience de metteuse en scène m'a servie pour l'esprit de troupe », ajoute Laetitia Dosch, qui tient aussi à un travail de collaboration joyeux et stimulant. Elle a aimé diriger et jouer en même temps, être réalisatrice et actrice dans le même geste. Elle prend de nouveau l'exemple de *Fleabag*, une histoire si intime que personne d'autre que Phoebe Waller-Bridge ne pourrait la porter. « C'est quelque chose de très personnel, ce film, même si le chien a quasiment le rôle principal et qu'il y a trente mille personnages. » Dans ses pièces aussi, elle tient le rôle principal. Au cinéma, c'est un peu différent puisque la réalisatrice se découvre au montage. « Il faut s'affranchir de son propre regard sur soi, il faut apprendre à s'aimer, à aimer le personnage, faut choisir. C'est une super école de tolérance et d'exigence de soi. » Mais l'héroïne des premiers films de Justine Triet s'est aussi promis, après le tournage du *Procès du chien*, d'être d'« une gentillesse et d'une mignonnerie absolues » quand elle jouerait pour d'autres. « Je sais comme ça peut être dur de l'autre côté, dit-elle. Les réalisateurs sont fragiles, au bord de péter un câble. » (S)

l'Humanité



Cannes 2024 : « Le procès du chien » de Lætitia Dosch, il faut sauver le soldat Cosmos

Première réalisation de l'actrice Lætitia Dosch, le Procès du chien est une réjouissante fantaisie féministe et animaliste, sur fond de populisme en Suisse.

En 2020, Laetitia Dosch avait créé au théâtre le solo Hate, dans lequel elle partageait la scène avec un cheval, Corazon, décédé depuis. Loin d'être un numéro de dressage, le spectacle se fondait sur une relation égalitaire entre l'humain et l'animal. Très investie dans les questions environnementales, l'actrice, qui a fait parler les végétaux dans l'émission Radio arbres, poursuit ces questionnements par le truchement de la comédie. Et c'est franchement réussi.

Avril (Lætitia Dosch), 39 ans, est une avocate spécialisée dans les causes perdues. Chapitrée par son patron misogyne tendance harceleur (Pierre Deladonchamps), elle promet de ne plus accepter de cas désespérés. Mais quand Dariuch (François Damiens, génial), la sollicite pour sauver la peau de son chien Cosmos, accusé d'avoir mordu une femme au visage, ses bonnes résolutions s'effondrent. Face à une avocate de la partie civile candidate populiste aux élections municipales (Anne Dorval), Avril fouille les ressources du code pénal pour prouver que l'adorable griffon fauve de Bretagne (Kodi, en bonne position pour la dog palm), n'est pas le monstre que la justice veut faire euthanasier.

Des couleurs de bonbon anglais

Il fut un temps, en Europe, où les procès faits aux animaux étaient légion. S'appuyant sur une histoire vraie, qui a fait grand bruit en Suisse et divisé la population, Lætitia Dosch réactive par l'absurde cette pratique tombée en désuétude au milieu du XVIIe siècle. Formidable ressort d'une comédie loufoque aux couleurs de bonbon anglais, le procès du chien est le révélateur des travers d'une société où la misogynie assumée se mêle aux pulsions sécuritaires les plus basses. Sorte de Don Quichotte féministe, Avril se jette dans la bataille comme si elle voulait, à travers cet animal qui mord les femmes, corriger le monde entier.

Touchante, souvent clownesque, l'actrice et réalisatrice s'est entourée d'acteurs qui passent par tous les registres de la comédie : Jean-Pascal Zadi, en comportementaliste animalier aussi concerné que détendu, Tom Fizzelson, dans le rôle de Joachim, le petit voisin maltraité par ses parents avec qui Avril noue une relation sororale à défaut de pouvoir l'aider, ou Anabela Moreira, la victime, femme de ménage portugaise, qui réclame justice mais refuse la pitié. Un premier long métrage sincère et bien écrit, où l'émotion est en embuscade derrière la franche rigolade.

À Cannes, avec « Le Procès du chien » de Lætitia Dosch, Messi a un successeur tout désigné



Le film de Lætitia Dosch est dans la sélection Un certain regard au 77e Festival de Cannes. Et l'un des acteurs principaux a toutes ses chances de repartir avec un prix.

FESTIVAL DE CANNES - Même sur les marches de Cannes, les stars ne sont pas toujours en costard. Ce dimanche 19 mai, les festivaliers tout comme Le HuffPost ont pu découvrir Le Procès du chien, premier film de l'actrice Lætitia Dosch présenté en sélection Un Certain Regard. Cette comédie (mais pas que) met en scène une poignée d'acteurs qu'on connaît bien, et un petit nouveau. C'est d'ailleurs lui qui vole la vedette à tout le monde : le chien Kodi qui incarne l'accusé Cosmos. Il pourrait bien détrôner dans le cœur des spectateurs Messi, le chien d'Anatomie d'une chute.

Le Procès du chien suit le destin d'Avril, une avocate des causes perdues qui accepte un jour de défendre Dariuch, dont le chien Cosmos risque d'être euthanasié. Ce dernier a mordu trois fois et défiguré une jeune femme sans raison apparente. Avril parvient à obtenir que Cosmos soit jugé comme un accusé « normal », déclenchant ce faisant une tempête médiatique et sociale dans sa petite ville de Suisse. Au casting, on retrouve Lætitia Dosch, François Damiens, Jean-Pascal Zadi, ou encore Anne Dorval. Mais la vraie star du film, c'est Kodi.

Le croisé griffon a été choisi par la réalisatrice elle-même, et cela n'a pas été une mince affaire, comme elle l'avait confié à nos confrères de Brut. « J'ai parcouru la France entière, j'ai fait des castings de chiens, et je ne le trouvais pas. Et puis un jour, j'ai vu cette tête, Kodi. C'était un chien des rues avant d'être récupéré et entraîné par une association. C'était un chien de cirque, il pouvait faire des choses incroyables », explique Lætitia Dosch.

La Palme Dog pour Kodi ?

Kodi est, forcément, le personnage principal et se révèle parfaitement à la hauteur du job, suscitant au public de très nombreux « oh » attendris, des rires et de la compassion. Malgré tous les talents de Kodi, le tournage en lui-même a nécessité beaucoup de travail pour le chien, comme le révèle la réalisatrice dans les notes de production « Kodi ne savait pas hurler comme un loup au début du tournage, ce qui était très important pour le film. Juliette et Manu de Dogtrainer ont dû tester différentes méthodes pour déclencher ça chez lui et celle qui a marché a été d'imiter un chaton. Donc quand vous entendez le chien hurler dans le film, il y a toujours, caché quelque part, un humain qui imite un chaton affamé. »

L'an dernier, c'est Messi, l'interprète de Snoop dans la Palme d'or Anatomie d'une chute qui avait remporté (lui aussi) la Palme Dog, ce prix récompensant la meilleure performance canine, toutes sélections confondues. Le border collie avait même été invité aux Oscars, et à la cérémonie d'ouverture du Festival de Cannes 2024. Cette année, on mise tout sur Kodi, même si la concurrence est rude avec notamment le chien du film de Guan Hu, Black Dog.

Kodi doit prendre sa retraite cette année, il a 10 ans. Le Procès du chien sera a priori son dernier film. Ce dimanche matin, se roulant sur le dos sur la scène Debussy du Palais des Festivals, il avait l'air d'être ravi d'être là. Reste à savoir s'il repartira de Cannes les pattes vides, ou pas.

Cannes : et la Palm Dog revient à... Kodi, star dans *Le procès du chien*



Kodi et Laetitia Dosch dans *Le procès du chien*. Bande à Part Productions

Le meilleur ami de l'homme est lui aussi mis à l'honneur sur la Croisette. Après le succès international de Messi, Snoop d'*Anatomie d'une chute*, la Palm Dog cannoise de cette année a trouvé sa nouvelle star canine.

La Palm Dog sacre ce vendredi le chien qui a le plus de mordant au Festival de Cannes, prix kitsch devenu événement, surtout après le couronnement de Messi, star à quatre pattes d'*Anatomie d'une chute*, Palme d'Or l'an dernier. C'est Kodi, Griffon croisé, qui joue dans *Le procès du chien* de la franco-suisse Laetitia Dosch qui l'emporte devant Xin, Jack Russell croisé de *Black Dog*, long-métrage du Chinois Guan Hu, deux longs métrages dans la sélection Un certain regard.

«*Laetitia Dosch nous avait dit "Kodi n'aura pas grand-chose à faire", mais en recevant le scénario j'ai quand même listé 80 à 100 actions*», se souvient Juliette Roux-Merveille, coach de vie de Dog Trainer, compagnie d'animaux de spectacles basée en Vendée. «*Kodi ne savait pas hurler, on a imité un miaulement de chaton affamé et ça a marché. Il ne montrait jamais les crocs, on a travaillé un aboiement où on les voit*», détaille-t-elle.

Avec deux belles histoires en coulisses. Kodi, dans la vraie vie, est un ancien chien des rues de Narbonne passé par un refuge. Et, l'animal qui figure un chien errant dans le film chinois a été adopté à la fin du tournage par l'acteur principal, Eddie Peng.

«Bien-être animal»

«Dans nos critères pour attribuer la Palm Dog, on est attaché au bien-être animal, on est très attentif aux conditions de tournage, on se renseigne à chaque fois», expose à l'AFP Anthony Pruvost, fondateur de Woopets. Ce média français dédié aux animaux de compagnie gère la Palm Dog depuis 2023. «L'an passé, le chien qui a gagné la Palm Dog était aussi dans la Palme d'Or, mais on n'a pas triché, notre trophée est remis la veille du palmarès», s'amuse le responsable.

Messi est devenu une vraie star. Après la Palme d'Or, le film a récolté l'Oscar du scénario. L'occasion pour le Border Collie de huit ans de faire exploser les réseaux sociaux lors d'un déjeuner des nommé avec des selfies viraux pris par les acteurs Ryan Gosling, Bradley Cooper ou encore la chanteuse Billie Eilish. Un dispositif avec des fausses pattes avait même été installé pour que le chien applaudisse pendant la cérémonie à Los Angeles.

Cette année, Messi est revenu sur le tapis rouge cannois, équipé d'un micro et d'une caméra 360° pour recueillir la parole de personnalités, avec la complicité de l'humoriste français Raphaël Mezrahi. On l'a vu faire son show avec Laetitia Dosch ou encore la chanteuse française Zaho de Sagazan, qui avait chanté lors de la cérémonie d'ouverture.

«Dimension internationale»

Cette pastille télé, *Woof! Messi au festival de Cannes*, a été diffusée pendant le Festival sur France 2, France 3, Culturebox et TV5 Monde. Un best-of a aussi été relayé sur TikTok. Messi a eu de la concurrence sur les marches, avec Pilaf, le chihuahua de la star américaine Demi Moore, prisé des photographes. «Depuis la création de ce prix en 2001, sa médiatisation va croissante, ce n'est plus un évènement seulement français et avec Messi, ça a pris une nouvelle dimension internationale», commente Anthony Pruvost. «À Cannes, les chiens étaient bons, cette année encore», a écrit cette semaine le New York Times.

En 2020, la Palm Dog avait trouvé une astuce pour exister alors que l'événement avait été annulé en raison de la crise Covid. Un titre spécial de meilleur interprète canin de ces vingt dernières années fut décerné, à titre posthume, à Uggie, le Jack Russell qui avait charmé le monde entier dans *The Artist*. En 2019, Quentin Tarantino était venu en personne assister au triomphe du Pitbull Brandy, partenaire de Brad Pitt dans *Once upon a time... in Hollywood*.

Ce trophée a été lancé il y a 23 ans par Toby Rose, critique cinéma britannique. Cette année, dans le jury, on trouve deux critiques cinéma pour des parutions du Royaume-Uni, Peter Bradshaw (*The Guardian*) et Tim Robey (*The Telegraph*).

Sélection officielle - Un certain regard

LE PROCÈS DU CHIEN



© BANDE À PART FILMS-ATELIER DE PRODUCTION
-RADIO TÉLÉVISION SUISSE-SRG SSR-FRANCE 2 CINÉMA

JUSTE CAUSE

Pour son premier film en tant que réalisatrice, l'actrice suisse Laetitia Dosch s'est attelée à une comédie qui lui ressemble par son charme et sa facétie. Elle en a puisé l'inspiration dans une affaire authentique où un chien a été assigné en justice avec son maître (incarné par François Damiens) pour un élan d'agressivité spontanée. Un cas d'école pour une avocate démotivée par la routine qui voit dans cette opportunité une possibilité de retrouver la passion de ses débuts et, surtout, de plaider du côté des vainqueurs une cause juste qui la motive. Distinguée comme actrice par plusieurs prix d'interprétation pour ses compositions dans le court métrage de Justine Triet *Vilaine fille mauvais garçon* (2012), puis dans *Jeune femme* (2017) de Léonor Serraille, la réalisatrice a écrit le scénario du *Procès du chien* avec Anne-Sophie Bailly, diplômée de La Fémis dans le département réalisation dont le court métrage de fin d'études *La ventrière* (2021) a été sélectionné dans une quarantaine de festivals internationaux et a gagné une dizaine de prix. Son premier long métrage, *Mon inséparable*, mettant en scène Laure Calamy et deux jeunes comédiens, est actuellement produit par les Films Pelléas. Coproduit par Bande à Part Films, Atelier de Production, France 2 Cinéma, la Radio Télévision Suisse et SRG SSR, *Le procès du chien* sera distribué le 11 septembre par The Jokers Films. ❖

J.-P. G.



"Le Procès du chien" remporte la Palm Dog

La Palm Dog 2024, qui récompense comme chaque année la meilleure prestation canine dans un film du Festival de Cannes, a été remise ce vendredi 24 mai à Kodi pour le film français *Le Procès du chien* de Laetitia Dosch.

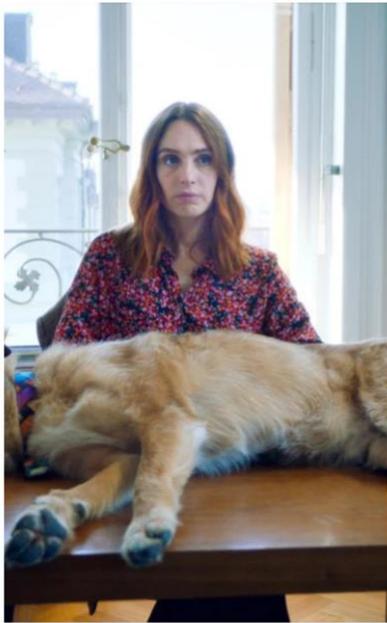
Dans ce long métrage présenté à Un Certain Regard, Avril, avocate abonnée aux causes perdues, s'est fait une promesse : sa prochaine affaire, elle la gagne ! Mais lorsque Dariuch, client aussi désespéré que sa cause, lui demande de défendre son fidèle compagnon Cosmos, les convictions d'Avril reprennent le dessus. Commence alors un procès aussi inattendu qu'agité : le procès du chien.

Le film est produit par Bande à Part et distribué par The Jokers (sortie prévue le 11 septembre). Autour de Kodi le chien, on trouve Laetitia Dosch, François Damians, Pierre Deladonchamps, Jean-Pascal Zadi, Anne Dorval, Anabela Moreira ou encore Mathieu Demy.

TROISCOULEURS

[visualiser l'article](#)

CANNES 2024 · « Le Procès du chien » de Laetitia Dosch : animal social



[CRITIQUE] Pour son premier film en tant que réalisatrice, présenté à Un Certain Regard, Laetitia Dosch narre l'histoire d'un chien accusé de morsure qui se retrouve au tribunal. Une fable fantaisiste qui invite en son sein des thématiques sérieuses et dramatiques.

La réalisatrice cultive une fantaisie brute et décalée qui ne ressemble à rien de connu. Situé en Suisse, à Lausanne, le récit se focalise sur Avril (jouée par [Laetitia Dosch](#)), avocate spécialisée dans les causes perdues qui prend comme client Dariuch (François Damiens), un homme malvoyant dont le chien Cosmos est accusé d'avoir mordu une femme et soupçonné de misogynie. Commence alors un enchaînement de rebondissements judiciaires et d'interactions affectives réunissant une galerie de protagonistes ayant en commun des blessures intimes et des positionnements en marge.

S'appuyant sur un fait divers réel mais aussi sur le roman de Romain Gary *Chien blanc*, Laetitia Dosch parvient à mêler un esprit de comédie satirique avec une approche sérieuse des questions politiques posées par le sujet. La cinéaste, qui partageait il y a quelques années la scène avec un cheval dans son spectacle *Hate*, se demande ici si les humains ne gagneraient pas à considérer les animaux comme des justiciables ordinaires, plutôt que comme des objets bons à être dominés. Laetitia Dosch dresse pour cela le portrait de toute une petite société humaine remplie de paradoxes et de désaccords mais où le goût de la discussion et de l'échange va progressivement permettre d'éclaircir certaines impasses collectives.

La cinéaste convainc par la liberté qu'elle offre à un casting (Anne Dorval, Jean-Pascal Zadi, Pierre Deladonchamps, Mathieu Demy) qui s'en donne à coeur joie dans des rôles qui rendent cette fable humano-animale aussi palpitante que touchante. Car derrière les rires, ce sont des larmes d'émotion qui finissent par nous assaillir tant l'exploration du rapport au vivant et la tentative de cerner la violence humaine font mouche.

Le Procès du chien de Laetitia Dosch, sortie le 11 septembre 2024

Festival de Cannes : Kodi, star à quatre pattes dans « Le procès du chien », reçoit la Palm Dog



Cet ancien chien des rues de Narbonne succède à Messi, le Border Collie qui brillait dans « Anatomie d'une chute ».

Kodi, Griffon croisé, qui joue dans « Le procès du chien » de la Franco-Suisse Lætitia Dosch, a reçu vendredi la Palm Dog, qui récompense le chien avec le plus de mordant vu dans les films au Festival de Cannes.

Kodi, 9 ans, succède à Messi, Border Collie qui brillait dans « Anatomie d'une chute », Palme d'Or l'an dernier. Ce doublé ne risque pas d'arriver cette fois car « Le procès du chien » est programmé dans la section Un certain regard.

« Je suis tombée amoureuse de Kodi, la Palm Dog, pour moi, c'est génial, ça permet de considérer les chiens comme des acteurs, Kodi est d'ailleurs dans les crédits du film comme un acteur et il est sur l'affiche », a commenté au micro Lætitia Dosch, présente au côté de l'animal lors de la remise du prix sur une plage.

Adopté par un acteur

Kodi, dans la vraie vie, est un ancien chien des rues de Narbonne (sud de la France) passé par un refuge. « Lætitia Dosch nous avait dit *Kodi n'aura pas grand-chose à faire*, mais en recevant le scénario j'ai quand même listé 80 à 100 actions », s'était souvenue Juliette Roux-Merveille, coach d'une compagnie d'animaux de spectacles basée en Vendée (ouest de la France).

« Kodi ne savait pas hurler, on a enregistré un miaulement de chaton affamé et ça l'a fait hurler, ça a marché. Il ne montrait jamais les crocs, on a travaillé un aboiement où on les voit », détaillait-elle encore.

Le grand prix du jury, soit le 2e trophée le plus important, a été remis à l'autre prétendante, Xin, femelle Jack Russell croisée lévrier de « Black Dog », du Chinois Guan Hu, également dans la section Un certain regard.

L'animal, qui figure un chien errant dans le film chinois, a été adopté à la fin du tournage par l'acteur principal Eddie Peng. Lui aussi était présent, au côté de l'animal. « C'est elle la star du film », a commenté le comédien, qui a parlé « d'amour inconditionnel » avec sa chienne.

Numéro

Cannes 2024 : rencontre avec Laetitia Dosch, réalisatrice de son premier film, *Le Procès du chien*



Depuis *La Bataille de Solferino*, le film qui révéla en 2013 Justine Triet (future Palme d'or en 2023 avec *Anatomie d'une chute*), Laetitia Dosch a trouvé une place à part dans le cinéma français, pleine de fantaisie et de rugosité. On l'a vue dans *Mon Roi* de Maïwenn, *Passion Simple* de Dabiel Arbid ou encore *Acide* de Just Philippot. Souvent au théâtre, elle passe maintenant derrière la caméra avec son premier film *Le Procès du chien*, présenté dans la section Un Certain Regard du Festival de Cannes. Une comédie enlevée et acérée, où une jeune avocate en perte de repère défend un chien qui a mordu une femme. Rencontre sur la Croisette.

Numéro : On vous connaît en tant que comédienne chez Justine Triet ou Maïwenn, ou au théâtre. Pourquoi devenir réalisatrice ?

Laetitia Dosch : Réaliser un film, j'en avais envie, mais cela me paraissait énorme. Un producteur est venu me voir quand je jouais la pièce *Hate*, seule sur scène avec un cheval. Il m'a dit que si j'étais capable de cela, je pouvais réaliser un film. Alors j'y ai cru. Quand on est actrice, on invente des histoires à l'intérieur de celles des réalisateurs, sans qu'ils ne le sachent. Cela me semblait naturel.

Quelle drôle d'idée de faire un film sur le procès d'un chien.

Je voulais trouver une histoire qui puisse parler à maintenant, faire évoluer et questionner les gens. Alors que je jouais avec le cheval, une femme m'a raconté l'histoire d'un procès autour d'un chien. Son maître était le seul accusé, car le chien est considéré par la justice comme une chose. Le public s'était passionné pour cette histoire sur le statut animal. C'était la preuve que quelque chose n'est pas réglé sur la question.

C'est un sujet personnel pour vous ?

Dans *Le Procès du chien*, je parle intimement, à la fois en tant qu'actrice et réalisatrice. On est comme dans son rêve dans ces moments-là. J'ai pensé aux oeuvres de celles et ceux qui jouent dans leurs propres créations : **Nanni Moretti**, **Blanche Gardin**, **Louis CK**, Phoebe Waller-Bridge la série *Fleabag*, même **Woody Allen**. J'adore les premiers films de Moretti. Il nous emmène dans sa tête, même si le récit n'est pas autobiographique.

Filmer cette avocate qui défend un chien, c'est aussi l'occasion pour vous de faire le portrait d'une femme contemporaine.

Avril voit bien que le monde change, mais n'arrive pas tout à fait à s'y adapter. C'est une femme qui ne trouve pas sa puissance. En défendant le chien, elle trouve sa force. Le chien est un peu son miroir. Alors qu'ils viennent du loup, depuis des milliers d'années nous avons transformés et modelé ces animaux pour qu'ils deviennent des puits à amour, des amis parfaits. Je vois des parallèles avec ma condition de femme, cette impression de devoir rentrer dans des codes. Dans la première scène du film, un homme parle des femmes comme s'il parlait de chiens.

Quand l'avocate plaide pour l'animal, elle explique que sa cause est aussi celle « de la forêt, des oiseaux, de la jeunesse et des femmes ».

Je cherchais la bonne façon de dire les choses sur l'environnement, les animaux, l'exploitation du vivant et les femmes. C'est difficile de trouver les mots justes. Utiliser quelqu'un d'autre ou un être vivant sans prendre en compte ses besoins, me semble lié à une même dynamique d'exploitation. Il y a une visée politique dans le film, mais j'espère d'une façon accessible qui amuse les gens. Comment intervenir aujourd'hui dans le débat ? Si on pouvait prendre chaque problème et parvenir à le décomposer en ralentissant l'action, ce serait génial. C'est plutôt l'inverse qui se passe, malheureusement. Sur tous les sujets, les jugements arrivent trop vite.

Vous êtes aussi à Cannes pour *Le Roman de Jim* des frères Larrieu, où vous retrouvez vos habits d'actrice.. pour jouer une femme difficile à aimer : elle traite mal ceux qui l'entourent, en particulier son ancien compagnon, qui a élevé son fils..

C'était mon rêve de travailler avec **Arnaud et Jean-Marie Larrieu**, des gens très profonds et légers en même temps, qui se posent des questions sur les femmes et la manière de les filmer. C'est du cinéma d'auteur, mais ça pourrait être populaire. On s'est posé mille questions sur ce personnage, en se demandant jusqu'où l'excuser. J'avais en tête un exemple qui n'a rien à voir : Joaquin Phoenix dans *Gladiator*. Il joue un empereur tyran et pleure systématiquement quand il tue des gens (rires). Alors, on compatit avec lui. Les frères, eux, compatissent avec tous les personnages, ils aimeraient qu'on les comprenne. On se retrouve, on se quitte, on ne se justifie pas toujours de nos actions, c'est la vie.

Le Procès du chien, de Lætitia Dosch, présenté dans la section *Un Certain Regard* du Festival de Cannes. *Le Roman de Jim* (2024) de Jean-Marie Larrieu et Arnaud Larrieu, présenté dans la section *Cannes Première* au Festival de Cannes 2024.

PREMIERE

Cannes 2024 : Kodi remporte la Palm Dog grâce au Procès du chien



Kodi prend la relève de Messi, devenu une star internationale grâce au succès d'*Anatomie d'une chute*.

A quatre pattes, ou à deux, tout le monde a droit à son quart d'heure de gloire sur la Croisette. Un adage que nous a encore prouvé la Palm Dog, cette récompense créée en 2001 par **Toby Rose** en partenariat avec Woopets pour récompenser chaque année la meilleure interprétation canine d'un film présenté au Festival de Cannes.

L'année dernière, c'était **Messi** qui avait su faire fondre le coeur du Jury, grâce à sa performance poignante dans *Anatomie d'une chute*, Palme d'Or de cette édition du festival. Depuis, il a fait le tour du monde, allant même jusqu'à participer à la cérémonie des Oscars en mars dernier, avant de revenir monter les marches cannoises. La boucle ainsi bouclée, il était prêt à céder sa place à un autre canidé.

Et c'est Kodi qui récupère la couronne ou plutôt, le collier de la Palm Dog Woopets. Ce croisé Griffon est la star du premier long-métrage de **Laetitia Dosch**, *Le Procès du chien*. Il partage l'affiche avec l'actrice et réalisatrice qui interprète le véritable rôle principal du film, mais aussi avec **François Damiens**, **Pierre Deladonchamps**, **Jean-Pascal Zadi**, **Anne Dorval**, **Anabela Moreira** et **Mathieu Demy**.

Dans *Le Procès du chien*, Avril (Laetitia Dosch), avocate, se promet de remporter sa prochaine affaire. Sauf qu'elle voit arriver un énième cas indéfendable : Darius (François Damiens), malvoyant, lui amène son chien, Cosmos (Kodi), qui risque l'euthanasie après avoir attaqué une femme. Une "oeuvre [qui] nous interroge sur notre rapport aux animaux et la place qui leur est accordée dans la société", précise le communiqué de presse de la Palm Dog.

La compétition était rude cette année, Le procès du chien n'étant pas le seul film de canidés à être présenté à Cannes cette année. Le cinéaste chinois **Guan Hu** propose ainsi l'histoire de Lang (**Eddie Peng**), ancien prisonnier enrôlé dans une patrouille censée débarrasser la ville des chiens errants, mais qui se lie d'amitié avec l'un d'eux. *Black Dog*, présenté à Un Certain Regard, s'est ainsi vu décerner le Grand Prix de la Palm Dog.

Si le film de Guan Hu n'a pas encore de date de sortie française, les prouesses de Kodi seront à découvrir dès le 11 septembre 2024, jour de sortie du *Procès du chien*.

FESTIVAL DE CANNES 2024: LA PALM DOG ATTRIBUÉE À KODI, LE CHIEN DU PROCÈS DU CHIEN DE LAETITIA DOSCH



Wouf ! Cette année encore, la Palm Dog a récompensé un toutou qui a épaté le jury par sa performance lors du Festival de Cannes 2024 !

Les différents palmarès du [Festival de Cannes 2024](#) ont commencé à tomber. Après la [Semaine de la Critique](#), voilà que l'on découvre qui a remporté la **Palm Dog 2024** ! Créée en 2001, la **Palm Dog** récompense, chaque année, le ou les **chiens** qui ont particulièrement crevé l'écran dans les films de la [sélection officielle](#) et des sélections parallèles.

Après Brit, le caniche de *War Pony* en 2022 et **Snoop**, le border collie du film [Anatomie d'une Chute](#) de Justine Triet en 2023, le **toutou** qui repart, cette année, avec la distinction honorifique (wouf) n'est autre que **Kodi** (alias **Cosmos** dans le film), le chien du film [Le Procès du Chien de Laetitia Dosch](#). Il s'agit là du premier film de l'actrice et désormais réalisatrice française, présenté en sélection [Un Certain Regard](#).

Avril, avocate abonnée aux causes perdues, s'est fait une promesse : sa prochaine affaire, elle la gagne ! Mais lorsque Dariuch, client aussi désespéré que sa cause, lui demande de défendre son **fidèle compagnon Cosmos**, les convictions d'Avril reprennent le dessus. Commence alors un procès aussi inattendu qu'agité : le **procès du chien**.

Le film, attendu en salle le 11 septembre 2024, dispose d'un bien joli casting : Laetitia Dosch, François Damiens, Jean-Pascal Zadi, Anne Dorval et... **Kodi le chien** !

marie claire

Laetitia Dosch, à Cannes avec "Le Procès du chien" : "Mon film, c'est une comédie philosophique autour des femmes et des chiens"

Dotée d'un sens comique aigu, Laetitia Dosch n'a pas son pareil pour nous surprendre et, en grande touche-à-tout, se faufiler malicieusement entre les étiquettes souvent vite apposées pour qualifier les actrices. Mêlant avec bonheur fantaisie et gravité, elle présente à Cannes son premier film comme réalisatrice, "Le Procès du chien", à "Un certain regard". Interview.

Cosmos, un chien d'aveugle, risque l'euthanasie pour avoir mordu une femme au visage. Quand Avril, l'avocate suisse abonnée aux causes perdues que Laetitia Dosch interprète, accepte de défendre l'animal pour qu'il échappe à la peine de mort, commence alors un procès aussi improbable que mouvementé...

Une aventure qui, au-delà de sa puissance comique, ouvre la porte à de vertigineuses questions sur notre rapport à l'autre et à l'ensemble des êtres vivants.

Rencontre en terrasse cannoise, à quelques rues d'une Croisette enfin réchauffée par le soleil.

UNE PREMIÈRE RÉALISATION REMARQUÉE PAR LE FESTIVAL DE CANNES

Marie Claire : Vous êtes souvent venue à Cannes comme actrice. Est-ce qu'être ici pour présenter votre premier film comme réalisatrice ajoute une pression supplémentaire ? Vous avez plus ou moins le trac que d'habitude ?

Laetitia Dosch : Je dirais que ça me donne du courage et de la force parce qu'il y a toutes mes convictions dans ce film, et du coup je suis moins attachée à l'image, aux robes que je vais me mettre.

Certes, je me suis coupée les cheveux, mais je suis moins sensible à ce que l'on va penser de mon physique, ce qui parfois à Cannes peut être fragilisant.

Ce film, je l'ai dans le ventre. C'est quatre ans de ma vie, c'est tout ce en que je crois, tout ce que j'aime. Après, bien sûr, je ne sais pas comment il va être reçu...

Comment est née, et quand, votre envie de passer à la réalisation ?

J'écris des pièces de théâtre donc j'ai l'habitude d'écrire des histoires, c'est quelque chose qui est naturel. Cela aurait été plus difficile sans cela.

Et puis, je suis préoccupée aujourd'hui par ce qu'il se passe par rapport à l'écologie, au réchauffement climatique, on ne fait rien...

Je réfléchis depuis longtemps à notre rapport aux autres espèces, aux animaux. Et je m'intéresse également au féminisme, et à la place des femmes.

Ce sont des questions que je vis au jour le jour. Donc, je cherchais le "trou" pour en faire quelque chose d'artistique. Parce que quand on crée avec ça, on reprend des forces, on se sent plus libre, on se sent bien.

UNE COMÉDIE POUR INVITER À LA RÉFLEXION

Et cette idée un peu folle d'un chien jugé lors d'un procès, comment est-elle venue ?

Cela a commencé avec quelqu'un qui m'a raconté qu'il y avait eu un procès autour d'un chien qui avait mordu une femme, en Suisse. Une histoire qui a vraiment déchaîné les passions il y a une dizaine d'années.

Je me suis interrogée : si cela avait provoqué autant d'émotion, c'était sans doute parce que le statut animal n'est pas clair ni fixé. Le chien, dans la loi, est assimilé à une chose. C'est pour ça qu'on peut le manger, le détruire. Parce qu'on ne le tue pas, on le détruit, comme les choses. Or ce n'est pas une chose, donc ce statut n'est pas juste. Cela soulevait beaucoup de questions hyper importantes.

Je me suis dit : il suffit qu'on mette le chien à la barre, qu'on arrive à prouver que le chien n'est pas une chose, mais un individu. Là, les gens vont devenir fous et dire qu'on ne peut pas juger un chien !

Ça crée une situation de comédie, qui peut justement permettre d'évoquer de nombreux sujets. Et aussi, il se trouve que ce chien ne mord que des femmes, donc ça crée des problèmes, un chien misogynne...

Avril, cette avocate que j'incarne et qui le défend, se reconnaît quant à elle dans le chien. Bref, cela pose tout un tas de questions et en même temps, c'est rigolo. Cela peut à la fois toucher les gens et faire réfléchir.

Vous qui êtes habituée à écrire et mettre en scène au théâtre, la logistique et la lourdeur d'un tournage ne vous ont pas effrayée ?

Au début, on pense surtout qu'on veut faire un film qu'on a envie de voir. J'étais portée par cela. Ensuite, les questions arrivent les unes après les autres.

Je crois que du moment qu'on s'entoure de bons collaborateurs, et qu'on a une histoire forte à raconter, on peut y arriver.

Réalisatrice, c'est un métier, d'accord, mais cela ne s'apprend pas sans une bonne histoire qui vous porte.

Vous avez souvent tourné avec des femmes, Justine Triet (La bataille de Solferino), Léonor Serraille qui a gagné ici la Caméra d'Or en 2017 avec Jeune femme, Danielle Arbid (Passion simple). Qu'avez-vous appris d'elles ?

J'ai appris de tou.tes les réalisateurs et réalisatrices avec lesquelles j'ai travaillé. Justine, elle m'a donné ma parole dans un certain sens, parce qu'elle m'enregistrait au tout début et elle

réécrivait en m'enregistrant, donc je voyais comment je parlais, et ce qui pouvait être intéressant pour un personnage. Elle m'a donné des ailes.

Léonor, elle, avait une douceur avec les gens avec lesquels elle travaillait, une profondeur, une connaissance psychologique de ses personnages très forte.

Danielle, elle vous apprend la place du corps dans le plan. Elle est très photographique. Elle vous enseigne le corps, le visage, les axes, des choses très techniques.

Just Philippot (Acide) lui aussi m'a beaucoup appris sur la manière de tenir un plateau. Il met une ambiance de folie. Les gens sont tellement heureux de travailler avec lui. C'était vraiment un exemple à suivre.

UN "PARALLÈLE" AVEC CE QUE LA SOCIÉTÉ ATTEND DES FEMMES

Vous avez dit récemment dans une interview* que réaliser, c'était selon vous "reprendre la parole artistiquement", pouvoir dire des choses que vous n'aviez pas eu l'occasion d'exprimer jusqu'à présent. Lesquelles ?

J'ai l'impression que ce qui est en train de se passer, que ce soit avec #MeToo ou avec le nombre d' actrices-réalisatrices qui se multiplie, c'est qu'on commence à comprendre que nous sommes créatif.ves, que les acteurs et les actrices ne sont pas des objets, mais des personnes qui ont un ressenti, et des choses à dire. C'est tout à fait naturel que quelqu'un de créatif passe à la réalisation.

On s'est rendu compte que les actrices avaient aussi besoin de dire des choses à elles, qui leur appartiennent. Sur les films, elles sont des collaboratrices créatives, et pas des objets à modeler ou des figures de fantasmes ! C'est en train d'être reconnu en France.

Je me réjouis des relations de travail qui vont s'instaurer maintenant entre les réalisateurs et les actrices. Après, qu'est-ce que j'ai à dire avec ce film ? J'ai à parler des femmes... Et pour résumer, je dirais que c'est une comédie philosophique autour des femmes et des chiens !

Vous établissez en effet un parallèle entre le sort réservé aux chiens et celui réservé aux femmes... Expliquez-nous !

Ce rapprochement m'est apparu en me renseignant sur les chiens. Parce que les chiens, en l'occurrence, on les a modelés, choisis, sélectionnés... Ils viennent des loups, et on a pris les plus dociles, on les a fait se reproduire, on les castré aussi pour qu'ils restent tout le temps dépendants de nous. On a créé des puits à amour qui sont devenus nos partenaires de vie idéaux.

Alors oui, je ne peux pas m'empêcher de voir des parallèles avec ce qu'on attend des femmes. Il y a aussi le chien dans mon film qui essaye de retrouver son cri de loup et qui a du mal. Et cette femme, Avril, mon personnage principal, qui peine à trouver sa voix, qui se plaint toujours de ne pas arriver à parler comme elle est.

C'est un film qui parle des femmes qui n'arrivent pas à parler comme elles sont, qui cherchent leur place et qui la trouvent en étant convaincues de quelque chose. Et le film évoque aussi un chien qui essaie de s'émanciper de la place qui lui est donnée par notre société d'humains, où les chiens ne sont prévus que pour nous contenter

Palme Dog : un an après Anatomie d'une chute, le meilleur chien de Cannes 2024 est encore français !



Le Festival de Cannes célèbre un superbe chien de cinéma avec sa Palme Dog 2024 : Kodi, alias Cosmos, le héros du "Procès du chien"

Récompenser la "meilleure performance canine sur grand écran" parmi les films de la sélection cannoise : la Palme Dog, qui ressemblait à une sympathique blague à sa création 2001, est depuis devenue un incontournable du Festival de Cannes. Au point où les "toutous de cinéma" alimentent désormais presque autant les échanges entre festivaliers que les pronostics autour de la Palme. Avec des lauréats à quatre pattes devenus des stars, comme Messi ([Anatomie d'une chute](#)), Brandy (*Once upon A Time... In Hollywood*) ou Uggie (*The Artist*).

Après Messi, Kodi !

Un an après l'incontournable le border collie Messi, alias Snoop dans Anatomie d'une chute , la Palme Dog a distingué un nouveau chien français. En l'occurrence Kodi, un griffon croisé qui incarne (génialement) Cosmos dans Le Procès du chien de Laetitia Dosch . Au regard du titre, il faisait très justement parti des grands favoris avant même le début de la quinzaine, tout comme Xin, le Jack Russell croisé lévrier de Black Dog primé par le Grand Prix du Jury de cette Palme Dog 2024.

C'est quoi "Le Procès du chien" ?

Présenté dans le cadre de la section Un Certain Regard, Le Procès du Chien est le premier long métrage réalisé par Laetitia Dosch . La comédienne franco-suisse livre ici une pépète inclassable, fantaisie absurde et décalée, sombre et touchante aussi, dans laquelle, avocate, elle prend en charge la défense d'un chien menacé d'euthanasie après avoir mordu une jeune femme. Aidée par le maître de l'animal (François Damiens) et un spécialiste du comportement canin (Jean-Pascal Zadi), elle va tout faire pour gagner cette improbable affaire qui va diviser la société.



Festival de Cannes 2024 : Kodi, star à quatre pattes du film «Le procès du chien», reçoit la Palm Dog

Kodi, alias Cosmos dans «Le procès du chien» de Laetitia Dosch, présenté à Cannes dans la sélection Un certain regard, est le lauréat de la Palm Dog 2024.

C'est un chien et pourtant pas le plus cabot des acteurs. Kodi, le griffon croisé star du long métrage «Le procès du chien», a reçu ce vendredi la Palm Dog, amusant prix décerné à l'animal à quatre pattes avec le plus de mordant dans les films du Festival de Cannes.

«Je suis tombée amoureuse de Kodi, la Palm Dog, pour moi, c'est génial, ça permet de considérer les chiens comme des acteurs», s'est réjouie la réalisatrice franco-suisse du film, Laetitia Dosch, présente au côté de l'animal lors de la remise du prix sur une plage. «Kodi est d'ailleurs dans les crédits du film comme un acteur et il est sur l'affiche», a-t-elle poursuivi.

Kodi, dans la vraie vie, est un ancien chien des rues de Narbonne, passé par un refuge. «Il ne savait pas hurler, on a enregistré un miaulement de chaton affamé et ça l'a fait hurler, ça a marché. Il ne montrait jamais les crocs, on a travaillé un aboiement où on les voit», a raconté la réalisatrice.

Le griffon croisé, âgé de 9 ans, succède ainsi au désormais célèbre Messi, le Border Collie du film oscarisé «Anatomie d'une chute», Palme d'Or en 2023.

Le grand prix du jury, a quant à lui été remis à Xin, femelle Jack Russell croisée lévrier de «Black Dog», du Chinois Guan Hu, également dans la section Un certain regard.

VOGUE

**Festival de Cannes 2024 : 8 réalisatrices à suivre de toute urgence
Des actrices qui passent à la réalisation en passant par les têtes brûlées et
les talents confirmés...**

Vogue revient sur 8 réalisatrices qui ont marqué le Festival de Cannes 2024.

Lætitia Dosch, entre chien et loup

Soyons honnêtes : les premières minutes du *Procès du chien*, le premier film de Lætitia Dosch, nous ont effrayés. À son humour, nous étions comme hermétiques, peu ou prou persuadées que la séance allait être pénible. C'était sous-estimer l'habileté de l'actrice devenue réalisatrice à nous surprendre avec un long-métrage étonnant de maîtrise et d'audace, mêlant à la croisée des genres comme des luttes, afin de proposer un récit dense et riche, mais jamais confus. Rencontrée quelques jours avant le lancement officiel du Festival de Cannes, la Franco-suisse nous recevait chez elle, à Paris, afin d'échanger sur son objet de cinéma autour d'un thé. *“Les cinéastes qui m'inspirent se jouent des genres, racontait-elle alors. Phoebe Waller-Bridge avec Fleabag, Louis CK et Pierre Salvadori. J'aime bien le fait que l'on sache comment la journée commence, mais qu'on ne sache pas du tout comment elle va se terminer. Ça ressemble à la vie. On parle toujours des enjeux des personnages, mais dans la vie, les enjeux de personnages tiennent une demi-heure !”*



Cannes 2024: avec «Le procès du chien», Laetitia Dosch plaide pour les opprimés

Faire rire et réfléchir en même temps, voilà la magie et le bonheur de la comédie « Le procès du chien », réalisée par Laetitia Dosch. « Il y a des parallèles entre [la situation] des femmes et des chiens, entre les esclaves et les chiens... », a commenté la Franco-Suisse après la première mondiale, réussie, en sélection officielle du Festival de Cannes dans la section Un certain regard. Entretien.

RFI : Les festivaliers de Cannes vous ont déjà souvent adorée en tant qu'actrice. Dans Le procès du chien, vous jouez le rôle principal, mais c'est avant tout votre premier long métrage. Comment s'est passée cette première fois et êtes-vous tombée amoureuse de la réalisation ?

Laetitia Dosch : En fait, je suis tombée amoureuse d'une histoire. C'est ça qu'il faut se dire. Je cherche à parler d'écologie dans mon travail et du rapport aux autres espèces. Et on m'a raconté cette histoire de chien. Le chien n'était pas à la barre comme dans mon film, mais son maître était à la barre, parce que son chien avait mordu une femme au visage. Cela avait créé beaucoup de désordre dans une ville où les gens avaient fait des manifestations, il y a eu des pétitions... Après, j'ai découvert d'autres histoires et je suis tombée amoureuse de ces histoires. En plus, je faisais une pièce avec un cheval [Hate] et le producteur m'a dit : si tu peux travailler avec un cheval sur scène, tu peux en faire aussi un film. Et je me suis dit que j'en suis capable.

J'ai adoré la phase d'écriture. Le tournage n'était pas très difficile pour moi, parce que je connaissais un peu le tournage. La post-production a été plus compliquée. Le montage, je n'avais jamais vu ça de ma vie. C'était difficile ! Le travail sur le son, c'est quelque chose aussi que je découvrais ; et ça a mis du temps à me passionner, parce que j'ai eu peur.

Le film raconte le procès d'un chien en Suisse qui a mordu trois fois des personnes. Il est condamné à mort, parce que « c'est la loi ». À ce moment, intervient votre personnage, l'avocate Avril Lucciane, pour défendre cette cause désespérée. Est-ce aussi un film contre la peine de mort ?

En tout cas, c'est inspiré des procès de peine de mort racontés dans le livre de Robert Badinter. Il y a des moments, des citations dans la salle d'audience, qui sont inspirés de ça. Après, dans la loi suisse, un animal est un peu différemment considéré par rapport à la France : il est assimilé à un bien, à une chose. Donc, on ne le « tue » pas, on le détruit, comme on détruit des objets. Pour cela, on peut manger les animaux, parce qu'on ne les tue pas, on les détruit. Le film est peut-être un plaidoyer pour questionner le statut de l'animal et le fait d'être assimilé à un bien. Il est « un être de sensibilité », mais il reste quand même une chose et un bien.

Votre film établit beaucoup de comparaisons entre les êtres humains et les animaux : le fait d'assimiler un chien à une chose évoque pour vous l'histoire de l'esclavage ; il y a la question de la violence faite aux femmes ; l'égalité hommes-femmes... Votre ambition,

est-ce que c'était aussi de créer une sorte de Ferme des animaux de George Orwell, une fable animalière, mais très politique ?

J'adore La ferme des animaux, c'est un grand livre. Mon film ressemble peut-être plus à White Dog (Chien blanc), de Romain Gary. Il y a des parallèles, effectivement, beaucoup plus qu'on croit en tout cas, entre les femmes et les chiens, entre les esclaves et les chiens. On parle de l'exploitation de l'autre aussi est-ce un film politique, oui. En tout cas, j'aimerais bien que les gens, en voyant ce film, se posent des questions sur l'exploitation des autres, des chiens, des autres espèces...

Le nom du chien, Cosmos, n'est pas un hasard. Pour vous, améliorer notre relation à l'autre, améliorer notre univers, cela passe forcément par une meilleure compréhension des animaux ?

Oui, notre survie, je crois que ça passe par une meilleure compréhension de ce dont les autres êtres vivants ont besoin pour survivre.

Pourquoi avez-vous choisi pour le rôle du comportementaliste Jean-Pascal Zadi, qui nous explique et montre justement les besoins du chien Cosmos ?

Les deux acteurs hommes principaux du film, ce sont François Damiens et Jean-Pascal Zadi. Je les aime, parce que, chacun à sa manière, a un humour subversif. François est plus dans quelque chose qui met mal à l'aise et Jean-Pascal pose plus de questions très politiques derrière ses comédies. Il a une sympathie tellement évidente, c'était un boy next door dont tout le monde allait tomber amoureux.

C'est en même temps une comédie et une tragédie reflétant à la fois le point de vue du chien en contre-plongée et celui des êtres humains en haut. Comment avez-vous travaillé la caméra pour refléter cette diversité de points de vue ?

Au montage, il y avait un gros boulot pour faire comprendre qui on suivait, parce qu'effectivement, j'essayais de traiter le point de vue du chien sans que ça définisse trop ce qu'il pensait. Et je suivais tous les personnages, donc il a fallu que je recentre le film sur l'avocate Avril Lucciane qui est le personnage central qui porte le sens du film. Le chien, ça a été intéressant de le filmer. Je voulais être plus proche de lui, comme un acteur de cinéma normal, proche de ses émotions, de son visage, de ses expressions, de sa vie... Et les acteurs et les dresseurs ont beaucoup travaillé sur des émotions très fines du chien.

CAHIERS DU CINEMA

Le procès du chien de Lætitia Dosch



Ouaf the fuck

Pouce !, semble crier *Le Procès du chien* au cinéma français, et surtout à sa judiciarisation galopante. On sait que les tribunaux et les personnages d'avocat(e)s peuvent produire de grandes choses, surtout depuis Cannes 2023 (de **Triet** à **Breillat**). Mais les engouements fructueux menacent toujours de tourner au vinaigre – combien de mauvaises imitations d'*Anatomie d'une chute* sont-elles encore à redouter ? Alors **Lætitia Dosch** appelle un chien à la barre. Juste histoire de changer un peu, d'interrompre ce qui pourrait se mettre à ronronner. Elle est bien placée pour jouer elle-même l'avocate qui accepte contre toute raison de défendre ce toutou fripon, accusé d'une attaque sanglante et donc promis à une pique certaine. Car son décollage d'actrice a justement eu lieu chez Triet (*La Bataille de Solferino*), au milieu d'un grand procès intime installant le public à la place des jurés. À la suite de quoi elle s'est imposée, face à l'objectif, comme le pôle excentré du même cinéma français, la promesse toujours reformulée d'un pas de côté (vers le Sud-Est, puisqu'elle est suisse). C'est bien simple, c'est Dosch qui, en couverture des *Cahiers* n°721 en 2016, donnait son visage à celui des « excentriques » des écrans de France. On l'a vue ensuite élargir sa palette en normalisant un peu ses rôles, acceptant de jouer non seulement à la *Jeune Femme* (**Léonor Serraille**, 2017) mais aussi à la maman tragico-épique (par exemple dans *Acide*, **Just Philippot**, 2013), recentrée en plein terreau franco-français.

Que donne ce petit kit de tropes judiciaires bien français entre les mains d'une actrice devenue primo-cinéaste ? Un autre pas de côté de réalisation et de jeu, mais qui passe par une apparente normalisation : consciemment ou pas, Dosch propose un contrechamp comique (mais pas satirique) aux récents films de procès en respectant *a priori* leur décorum (plaidoyers, verbe

haut, suspense autour du verdict à venir), dépliant aussi une intrigue amoureuse impliquant la plaideuse et un dresseur joué par **Jean-Pascal Zadi**. Ce qui dévie subtilement, c'est que le postulat farfelu est pris au sérieux, sans forcer l'absurdité de la situation, ni copier la folie d'un Dupieux : on ne se demande pas une seconde si tout ça est pour de vrai ou pour de faux, si la fiction peut encore croire en elle-même. Simplement, on a dit que le chien était jugé ; alors puisqu'on l'a dit, on le fait ; puisqu'on le fait, on y croit.

Et si on y croit, c'est parce que *Le Procès du chien* aménage un très simple et bel écrin à sa bizarrerie – ou plutôt, il lui aménage un pays entier. C'est la Suisse bien sûr (on est à Lausanne), mais une Suisse qui ferait surtout office de havre panfrancophone : **François Damiens** amène discrètement sa belgitude, **Anne Dorval** arrive du Québec pour se fondre dans le décor, tandis que l'un des seuls Français (**Pierre Deladonchamps**) se fait tout petit. Le réel ainsi produit ressemble en somme à une France bis, ou ter, un faubourg magique du cinéma basé à Paris – le Français le plus présent, Zadi, vient littéralement de la banlieue.

Dans cette zone-là, tout peut se produire. Dosch ose donc bien des choses, comme inciter le public à juger aussi son personnage, lorsque celle-ci laisse s'instaurer une étrange relation entre elle et son très jeune voisin. Encore un glissement subtil, un à-côté dans la liste des chefs d'accusation, épaississant la figure de l'avocat(e) souvent réduite à une silhouette en faisant d'elle une accusée dans le champ domestique (à la suite de *L'Été dernier*). Elle ose aussi filmer et se filmer en accord avec sa *persona*, décaler le sens des images sans pour autant les déréaliser. Il peut s'agir d'un champ-contrechamp singularisé par de petits temps morts à peine perceptibles, des allers-retours en trop qui grippent subtilement la machine. Il peut s'agir aussi d'un endormissement en forêt, pas loin d'être gratuit, mais qui lui offre l'occasion de se montrer à mi-chemin de l'excentricité et du lyrisme le plus sobre. Dosch ne donne pas l'impression de scruter son reflet, mais de regarder l'objet filmé comme on l'a souvent regardée elle, c'est-à-dire dans son état joyeusement instable, joliment impossible à situer. Le cinéma, c'est aussi l'art de faire des choses excentriques et de se voir en train de les faire.

Yal Sadat



Cannes 2024 | Le Procès du chien : Laetitia Dosch surprend et ravit avec une comédie politique irrésistible

“Bon alors, comment je commence ?” Le premier long métrage de Laetitia Dosch s’ouvre sur cette interrogation de la narratrice qui, en off, cherche la meilleure manière de nous raconter les événements qu’elle a traversés, et commente les scènes que l’on voit à l’écran. D’entrée, cela nous place dans un contexte de comédie décalée et loufoque, qui joue sur le contraste entre les situations et le commentaire qu’elle en fait, mais aussi sur l’écriture assez percutante des dialogues.

L’héroïne, Avril, interprétée par la cinéaste elle-même, est une avocate spécialisée malgré elle dans les causes désespérées. Alors qu’elle vient tout juste de promettre à son patron de gagner la prochaine affaire, elle rencontre Dariusch et son chien Cosmos, qui risque l’euthanasie pour avoir mordu plusieurs personnes. Incapable de résister, elle se lance à corps perdu dans la défense de l’animal lors d’une audience de routine reléguée au fin fond du tribunal.

Autodérision et ressorts comiques

Il serait dommage de trop en raconter sur Le Procès du chien, mais comme son titre l’indique, c’est bien d’un (nouveau) film de procès qu’il s’agit – une forme cinématographique décidément en vogue après Anatomie d’une chute et Le Procès Goldman. Laetitia Dosch a d’ailleurs bien conscience de s’inscrire dans un genre éminemment classique, et en joue très habilement en s’appuyant sur les codes et les attendus d’une audience judiciaire, détournés au service de son propos.

Car si l’on rit beaucoup devant le film, et qu’il cultive soigneusement l’autodérision et les situations comiques, il touche également à un propos politique fort, défendu avec beaucoup d’intelligence et de conviction par le scénario. L’absurdité se mue alors peu à peu en une forme de gravité et de profondeur qui provoquent la réflexion.

Par exemple, lorsque l’on découvre que Cosmos réagit à une chanson de Véronique Sanson (Ma Révérence) : en elle-même, la scène est drôle. Dans le contexte du film, elle prend un tout autre relief et devient bouleversante, puisqu’elle pointe chez l’animal une sensibilité proche de la nôtre. Et c’est par ce rapprochement que la réalisatrice introduit la dimension la plus captivante du film, qui interroge avec beaucoup d’acuité les mystères de l’animalité. Tout au long du récit, il nous est expliqué ou montré, souvent avec beaucoup d’humour, que le chien éprouve une gamme d’émotions semblable aux nôtres. Pour autant, il ne tombe jamais dans le piège de l’anthropomorphisme et s’active en parallèle à prouver qu’il nous demeure malgré tout inconnu et insaisissable, voire étranger (par exemple lorsqu’il réagit à l’appel des loups, ou lorsqu’il s’avère – évidemment – incapable d’utiliser un mode de communication basé sur le langage humain).

Réflexion contemporaine

En jouant sur ces deux registres, le récit souligne les contradictions inhérentes aux rapports entretenus par l'être humain avec les autres vivants. Tout en appréciant la part d'animalité qu'ils apportent à notre existence, nous sommes incapables de composer avec cet instinct sauvage, et exigeons de rester en position de contrôle absolu. Un chien, parce qu'il laisse sa nature sauvage reprendre le dessus, est ainsi condamné à mort sans autre forme de procès. Or est-il moralement acceptable de faire disparaître un être juste parce qu'il nous dérange ?

On est bluffé par la trajectoire du film qui, partant d'un fait divers anecdotique, tendance comédie loufoque, s'empare brillamment de grands enjeux contemporains, sans jamais sembler laisser l'un prendre le pas sur l'autre. Laetitia Dosch propose ainsi un premier long métrage fracassant de drôlerie et d'intelligence, à la contemporanéité époustouflante, et à la sensibilité vertigineuse. On la savait comédienne talentueuse : on la découvre désormais réalisatrice confirmée.



Cannes 2024 : on a vu une comédie géniale de Laetitia Dosch avec Jean-Pascal Zadi, François Damiens et un chien

Premier long-métrage de Laetitia Dosch, "Le Procès du chien" est une belle réussite. Une comédie géniale inspirée par un procès improbable, et qui questionne notre société.

Sur le papier, on s'attendait à une comédie sympathique, un peu décalée, pour raconter l'histoire vraie du maître d'un chien accusé de morsures répétées et qui fut au centre d'un procès très médiatisé en Suisse en 2015. « Les gens avaient fait des pétitions, s'étaient beaucoup impliqués, affrontés », indiquait Laetitia Dosch dans une interview pour le Festival de Cannes, ouvrant déjà le champ des possibles pour dépasser la simple farce. Bien sûr, on s'amuse tout du long devant Le Procès du chien, mais le film dépasse rapidement sa situation loufoque.

Une comédie drôle et intelligente

Laetitia Dosch a un génie comique indéniable, autant dans son écriture (co-écrit avec Anne-Sophie Bailly) que dans son interprétation et ses choix de réalisation. Elle se donne ici le rôle d'Avril, une avocate qui enchaîne les cas désespérés et les échecs qui vont avec. Une femme sympathique, juste et émotive, exactement comme on imagine la comédienne. Par une voix-off, la sienne, elle partage les pensées de son personnage et montre ainsi ses incertitudes, sa colère et ses difficultés à agir comme elle le voudrait. Comme lorsqu'elle annonce que sa prise de parole se fera par une voix grave et assurée, mais que tout l'inverse se produit.

C'est ainsi le portrait authentique d'une femme d'aujourd'hui à laquelle n'importe qui peut s'identifier. À ses côtés, on retrouve un François Damiens, comme toujours excellent, dans le rôle du maître malvoyant. Mais aussi Jean-Pascal Zadi, génial en dresseur, chargé de s'occuper de l'animal durant son procès. C'est d'ailleurs, dans un premier temps, par lui que notre rapport au chien va être questionné. Et de là découleront des réflexions bien plus poussées sur notre société.

Intelligemment, Laetitia Dosch amuse autant qu'elle fait réfléchir sur les questions de consentement, sur la place des femmes, la difficulté à se révolter (Avril est harcelée par son patron) et notre humanité dans son ensemble. Car ce « simple » procès de chien divise l'opinion public. Notamment, lorsqu'est pointé, par la partie civile, une misogynie supposée de l'animal qui, jusqu'à présent, ne s'est attaqué qu'à des femmes. Ce qui aurait pu être une absurdité de plus provoque un véritable chaos dans une société prête à s'embraser - avec une montée inquiétante du fascisme.

Tout cela pourrait sembler un peu trop gros. Mais la maîtrise de Laetitia Dosch avec Le Procès du chien permet de garder un équilibre parfait. Un équilibre qui donne une comédie pétillante et intelligente, qui parvient même à bouleverser au moment du verdict. Une comédie « absurde, trouble et soulevant beaucoup de questions », dirait même Laetitia Dosch. On ne pourra pas dire mieux

Fiche film : Le Procès du chien (Cannes 2024)

Répandez la bonne parole...

Le Procès du chien de Laetitia Dosch a été présenté en sélection Un Certain Regard au Festival de Cannes 2024.

Le Procès du chien (2024)

Réalisateur(s) : Laetitia Dosch

Avec les voix de : Laetitia Dosch, François Damiens, Pierre Deladonchamps, Jean-Pascal Zadi, Mathieu Demy

Distributeur : The Jokers / Les Bookmakers

Durée : 1h20min

Sortie en salles : 11 septembre 2024

Résumé : *Avril, avocate abonnée aux causes perdues, s'est fait une promesse : sa prochaine affaire, elle la gagne ! Mais lorsque Dariuch, client aussi désespéré que sa cause, lui demande de défendre son fidèle compagnon Cosmos, les convictions d'Avril reprennent le dessus. Commence alors un procès aussi inattendu qu'agité : le procès du chien.*

Articles / Liens :

• **Notre avis en direct du festival de Cannes** : Pour son premier film en tant que cinéaste, la comédienne Laetitia Dosch révèle un talent de mise en scène certain. Tourné en Suisse à partir d'un fait divers en apparence banal : une avocate spécialisée dans les causes perdues doit défendre un chien qui risque l'euthanasie pour avoir mordu une femme, *Le Procès du chien* met en scène une pléiade d'acteurs connus, en pleine forme et impeccables dans des rôles parfois surprenants.

Dès le début, la cinéaste cherche à tirer son récit vers un comique teinté d'absurde, auquel il est parfois même difficile de croire, pour mieux s'en extraire et faire retomber le spectateur dans une douloureuse incertitude. Elle parvient à traiter de sujets graves comme la violence sur les enfants, la condition animale, la corruption et le traitement médiatique exagéré de n'importe quelle affaire, en passant de façon fluide d'un ton à un autre comme si tout méritait finalement d'être pris au sérieux. Le film est parfaitement rythmé, les éléments se croisent sans paraître inutiles ou mal amenés et l'écriture se révèle un autre point fort.

Étonnamment, c'est peut-être le chien, mignon mais quelque peu cliché dans ce qu'on lui demande de jouer, qui épate le moins. Mais *Le Procès du chien*, dans son imperceptible basculement dramatique, reste l'un des films les plus émouvants de ce festival de Cannes 2024. **4 / 5**

• **Box office** : Au moment de sa présentation au festival de Cannes, *Le Procès du chien* a déjà sa date de sortie programmée pour le 11 septembre 2024.

• **La chronique Blu-ray et Blu-ray 4K**

• [Dossier de presse](#)

• **Voir la bande annonce**